

## JOSSOT, L'ARTISTOCRATE INDIVIDUALISTE

**Populaire, Jossot ? Lui, l'individualiste méprisant, lui, l'aristocrate dédaigneux ? Pas si sûr. Sans se priver d'aborder ses aspects les plus fascinants, il ne faut pourtant pas omettre ses contradictions, ses ambiguïtés, sa part d'ombre.**

### De l'arabesque à la révolte, le début d'un dessinateur

Gustave-Henri Jossot, né à Dijon en avril 1866, est fier de son origine paysanne et bourguignonne, qui remonterait au XVI<sup>e</sup> siècle. Il admire son grand-père, surnommé "Brisaque" (briseur), réputé pour sa force physique. En réalité, cette filiation roturière revendiquée permet au caricaturiste de mieux renier son père. À dix-huit ans, Jules Étienne Jossot a quitté la terre pour un emploi d'agent dans une compagnie d'assurances dijonnaise, *Le Phénix*. Sa réussite lui permet d'achever sa vie en rentier.

« Il se maria avec ma mère, avec pour objectif un bien-être doré. (...) Il devint ainsi un bourgeois, le pire des bourgeois. (...) Il m'adorait, mais plutôt à la manière d'un pater familias romain. J'étais son fils, je lui appartenais, j'étais son bien ; il était persuadé qu'il avait droit de vie et de mort sur moi. »

Gustave-Henri perd sa mère à trois ans, il est adolescent quand son père se remarie avec une femme dont il a deux filles. Placé alors en internat, Jossot lance un ultimatum : son père le sort de là ou il y flanque le feu. Très vite las de la vie dijonnaise, le jeune homme a soif d'aventures et demande à intégrer un lycée préparant au Borda, l'école de la marine abritée par un navire. Quatre mois plus tard, il renonce à son projet, revient à Dijon et s'enrôle dans l'armée comme conditionnel en 1884-1885. Cet engagement précoce permet de se libérer rapidement d'obligations

militaires, mais il est probablement lié aux amours de l'artiste en herbe. Jossot a sympathisé avec Marie-Jeanne Duriaud, une lingère employée par ses parents. En 1884, celle-ci attend un enfant. Jossot a seulement 19 ans, mais il refuse de rompre avec elle malgré les pressions familiales. Irma Juliette Jossot voit le jour à Nevers en juillet 1885. Poussé à reprendre l'affaire paternelle, il accepte un travail de bureau à condition que ce soit à Paris. Son père lui obtient un emploi au siège central de sa société d'assurances. Il y travaille pendant deux ans. Il se vante d'en avoir été licencié après s'être battu avec un collègue vexé par l'une de ses caricatures... L'artiste a vingt-deux ans lorsqu'il achève cette carrière bureaucratique : il sait déjà que son grand-père maternel lui laisse un héritage susceptible d'assurer sa subsistance pendant au moins dix ans. Dans ses mémoires,



dessin original, projet pour un ex-libris, vers 1903

### LES DIMANCHES AU MUSÉE

conférences-débats présentées par Laurent Bihl

■ 3 avril 2011

**Fêtes, mort et martyrologie  
sous la Révolution française**  
avec Marie-Mérodie Delgado

■ 7 mai

**Michel Zévaco, "de cape noire et d'épée rouge"**

■ 29 mai

**Jossot, l'aristocrate individualiste**  
avec Henri Viltard



"L'Amant de la Veuve", aquarelle originale, vers 1907

Jossot reste assez elliptique quant à sa formation, mais il évoque un passage éclair chez Jean-Paul Laurens, l'un des principaux représentants de l'art académique ; il fréquente ensuite un atelier libre animé par Eugène Carrière. Ce maître, réputé respecter les penchants individuels de ses élèves, a favorisé l'émergence des peintres fauves. Lorsqu'il débute vraiment sa carrière en 1892, Gustave-Henri Jossot est un caricaturiste tout à fait consensuel. Les dessins parus dans *La Butte*, *Paris-Joyeux* et *La Caricature*, adoptent un ton badin et respectent l'étiquette de la gaudriole. Jusqu'en 1893, Jossot est un provincial timide. Introduit dans les cercles symbolistes, il est attiré dans l'orbite de la revue symboliste *La Plume* et change subitement de style. Les caricatures aquarellées qu'il présente au *Salon des Indépendants* attirent l'œil de Léon Maillart, le directeur de *La Plume*. Cette revue est alors une "véritable machine à légitimer les jeunes talents", multipliant les expositions comme le *Salon des Cent*. « *Les arabesques du trait sont les ondes rythmiques du mouvement, et vibrent pour le pauvre être dépossédé* »<sup>(1)</sup>, écrit alors Maillart à propos de son nouveau protégé.

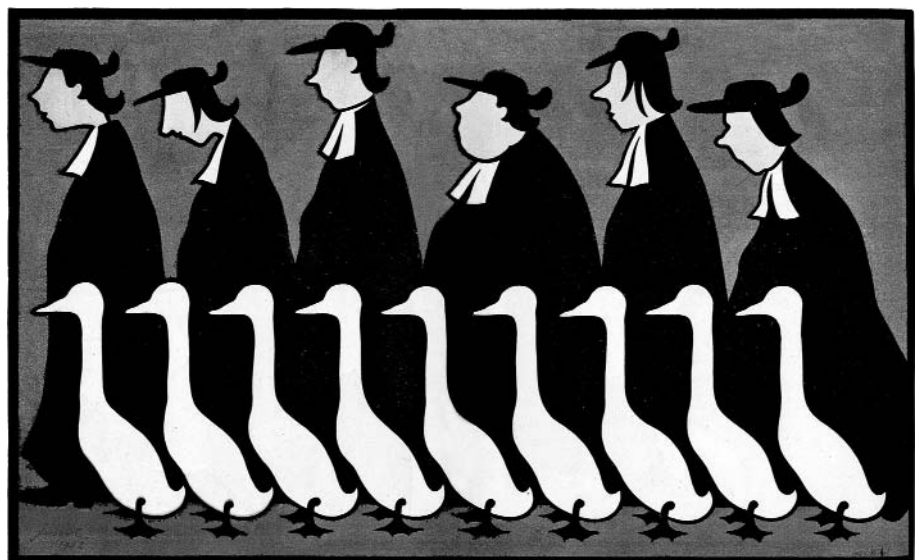
*La Plume* mêle délibérément les débutants aux maîtres incontestés. Elle organise et finance des soirées littéraires, banquets, éditions d'art et des expositions. Le pastiche est déjà élevé au rang d'une méthode de création lorsqu'il commence à fréquenter les symbolistes. Dès 1885, *Les Délivances, poèmes décadents d'Adoré Floupette* d'Henri Beauclair et Gabriel Vicaire imitent l'hermétisme poétique, l'esthétique du rêve et du chaos, les fleurs vénéneuses, les pâles gracilités de vierges mystérieuses ou extatiques. En 1895, Mirbeau publie une série d'articles contre ce symbolisme compliqué qu'il oppose à l'art de

Carrière et de Gauguin. Jossot se rend en Bretagne, prend la mesure du cloisonnisme élaboré par Gauguin et Emile Bernard, et en livre une version à la fois originale et parodique. Du point de vue de l'histoire de l'art, le mérite de Jossot est d'être finalement parvenu à une esthétique délibérément expressionniste à travers la caricature. Celle-ci n'est plus considérée comme l'envers d'un ordre idéal, le Beau, mais pour ses potentialités plastiques propres. Il s'agit d'élaborer une véritable esthétique du laid et de faire de la caricature un art à part entière.

## L'anarcho-individualisme

« *Je ne sais si c'est l'effet de l'isolement ; mais je deviens plus anarcho que jamais et toutes les fois que je songe à la Société, j'ai envie de dégueuler.* »<sup>(3)</sup>

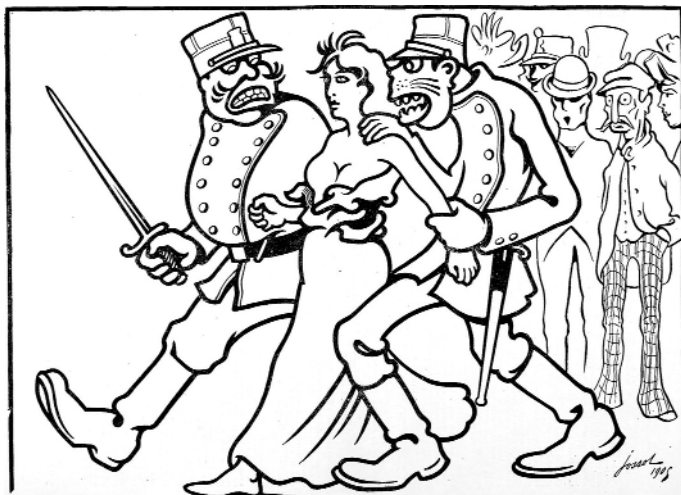
Cette radicalisation s'explique en partie par l'Affaire Dreyfus qui polarise l'opinion française au tournant du siècle. Les combats de Jossot s'inscrivent dans un contexte politique marqué par les combats laïques menant en 1905 à la séparation des Églises et de l'État ; développement de mouvements antimilitaristes révolutionnaires ; organisation de luttes syndicales, sous l'impulsion de la CGT animée par des militants anarchistes. Entre 1901 et 1904, Jossot commence par y attaquer tous les pouvoirs institutionnels : la force sur laquelle se fonde l'autorité, incarnée par l'armée et la police. Le clergé qui exerce un redoutable pouvoir sur les esprits, mais qui ne néglige pas non plus ses appétences pour les biens plus matériels. La justice, enfin, par laquelle s'exerce la cruauté des hommes et le châtement absurde de la mort. Ces trois forces d'asservissement social, Jossot les associe alors souvent dans la même image ce qui permet de dénoncer une collusion d'intérêt, comme cela se fait alors plus couramment dans les feuilles anarchistes. L'œuvre du bourguignon confine à l'une des plus puissantes manifestations de la révolte libertaire dans l'image. Ici, les flics tabassent à la matraque, les éducateurs dressent les fortes têtes, les médecins légistes éclusent l'alcool conservant les fœtus d'enfants morts, et les magistrats "tapinophages" dévorent les humbles, assis sur leur Code pénal. La société est dépeinte en un défilé de monstres successifs, des brutes galonnées aux violeurs d'enfants en soutane, des bourgeois "médiocrates" aux trognes anonymes de la rue. Certaines œuvres sont hallucinées, telle cet "Amant de la veuve" écarquillant les yeux sur un soleil



double page in "L'Assiette au Beurre", n°59, mai 1902

incandescent tranché par la guillotine dressée en face de lui. Vers 1904, Jossot n'attaque plus seulement les institutions. Les individus sont tenus responsables de les respecter, de perpétuer l'oppression collective et les valeurs qui la rendent possible : le respect, l'honneur, la pudeur, la sexualité, le mariage, la famille, bref, toutes les valeurs bourgeoises sont passées en revue, analysées, décortiquées. À cette époque, Jossot est abonné au journal anarcho-individualiste dirigé par Emile Janvion, *L'Ennemi du peuple*. Parmi ses collaborateurs, figurent Darien, Manuel Devaldès, Ryner, etc. Individualisme ? Aujourd'hui le terme est devenu dépréciatif. À la fin du XIX<sup>e</sup>, il évoque un courant philosophique très particulier, inspiré des stoïciens et des cyniques de l'Antiquité, d'Épictète notamment, et qui réagit à la sociologie de Durkheim et Draghicesco. Celle-ci a tendance à expliquer les réalités individuelles en fonction de logiques collectives, jusqu'à nier la réalité même de l'identité et de la liberté individuelle : par exemple, la conscience individuelle est définie comme le reflet des mœurs et des opinions du milieu ambiant d'un individu... L'œuvre de Georges Palante décrit bien ce qui sépare l'individualisme de l'anarchisme : la foi dans un progrès, dans la révolution organisée et collective. À ce sujet, Jossot a eu un débat avec Jean Grave, romancier, théoricien anarchiste et directeur des *Temps Nouveaux*. L'échange est provoqué par la parution du roman de Jossot, *Viande de Bourgeois*, où les anarchistes sont quelque peu ridiculisés :

« Ce qui me navre, c'est que, en ridiculisant ces fantoches, Jossot s'imagine avoir fait la caricature de l'anarchie, et est convaincu que chez les anarchistes, l'action directe ce sont les bombes, que les anarchistes ne sont que des individus mécontents de ce qui existe, qui veulent retourner l'échelle pour se placer au faite, et que leur communisme c'est de l'embrigadement, le renoncement pour l'individu à sa personnalité, à son autonomie. Jossot, hélas, n'a fait que la caricature d'une caricature. » (2)



in *Les Temps nouveaux* n°8, 24 juin 1905  
Légende : « C'est une fille insoumise nommée Liberté »

Dans cette appréciation, Jean Grave rejoint tous les autres critiques : Jossot ne fait pas dans la nuance, ses idées sont simples, claires et nettes, caricaturales. Il faut néanmoins reconnaître qu'il en a conscience lorsqu'il réplique à Jean Grave :

« Vous avez peut-être raison : je ne connais pas grand-chose de l'anarchie et des anarchistes. Je vous avoue très humblement que je n'ai jamais mis les pieds dans une réunion publique : c'est peut-être pour cela que j'ignore les rites et le dogme lui-même. Je ne me doutais

pas, d'ailleurs, qu'il y eut une initiation anarchiste : je croyais que vous laissiez ça aux groupes ésotériques et aux loges maçonniques. » (4)



"Le cauchemar d'un nationaliste", in *La Critique*, 20 janvier 1899

La démocratie qu'il nomme la "médiocratie" est un système absurde qui donne pouvoir aux médiocres. Jossot lui oppose la notion d'aristocratie intellectuelle ou "d'artistocratie"... Il ne s'agit plus de l'aristocratie du sang ou de l'argent, mais de la pensée et du talent. En période de guerre, ces convictions associées à un pacifisme militant le conduisent à des considérations de ce type :

« Mettre côte à côte, sous la mitraille, un homme de génie et une sombre brute ; ne pas faire plus de cas de la vie du premier que de l'existence de l'autre, c'est peut-être superlativement démocratique ; ça n'en est pas moins de l'aberration. »

L'individualiste est un pessimiste pour qui la question sociale ne peut être résolue tant que chacun n'effectue pas sur soi-même un travail d'assainissement moral.

La révolte de l'artiste se trouve encore exacerbée par le décès dramatique de sa fille, en 1896. Avant même sa conversion, la pratique de la caricature mène Jossot à des interrogations métaphysiques qui donnent à son œuvre une dimension tragique.

## Le départ pour la Tunisie

Dégoûté, Jossot part, fuit définitivement ce parisianisme exécré, s'installe en Tunisie en 1911, et y passera les 40 dernières années de sa vie... Mais surtout, il se convertit à l'islam, et devient Abdul Karim Jossot :

« Ce n'est pas pour avoir droit à quatre épouses légitimes et à un nombre illimité de concubines que je me suis fait musulman : à mon âge, on se contente aisément de la monogamie. Quand je suis sorti du néant où je me trouvais si bien, on m'a bombardé catholique romain et citoyen français sans me demander mon consentement. Je reconnais qu'il est impossible d'interviewer un fœtus sur ses convictions politiques et religieuses ; mais on pourrait attendre que ledit fœtus ait de la barbe. La mienne s'étant mise

Henri Viltard est l'auteur d'une thèse qui fait autorité, *Jossot et l'épure décorative (1866-1951), caricature entre anarchisme et Islam* (EHESS, 2005). Il a également dirigé la réédition d'un brûlot de Jossot, *Le fœtus récalcitrant* (éd. Finitudes, 2011).

à blanchir, je me suis conféré le droit de choisir ma foi et ma patrie : j'ai opté pour la religion musulmane qui est aussi une nationalité. L'islamisme sans mystère, sans dogme, sans clergé, presque sans culte. »

À l'époque, cet acte n'est pas banal : dans une société divisée en deux camps hostiles, changer de religion c'est changer d'identité, c'est un crime de lèse patrie. La religion est alors un marqueur identitaire fort et l'un des enjeux de la colonisation des esprits. Jossot est vu comme un renégat, même ses amis ne comprennent pas le caractère ostentatoire de sa démarche. Dans un contexte colonial, c'était aussi comme le disait Jossot, "la religion des vaincus"... 29 ans plus tard, au moment où il rédige *le Foetus récalcitrant*, il cesse de donner le nom d'Allah à ses conceptions qui sont demeurées proches du panthéisme.

Au-delà de l'aspect politique et satirique, cette conversion répond sans doute chez Jossot à un besoin psychologique. On pourrait se croire très loin de l'anarcho-individualisme... Durant toutes ces années tunisiennes, l'artiste a plus ou moins abandonné la caricature et même la peinture. Disons plutôt qu'il a multiplié les annonces en ce sens, sans jamais s'y résoudre. Dans l'une de ses chroniques, il annonce qu'il a simplement changé d'instrument, mais pas de conscience : la plume remplace seulement le crayon. En effet, Jossot s'est fait le porte-parole de toutes les victimes d'injustices, dénonçant les multinationales qui exproprient les habitants du village de Takrouna, critiquant avec précaution les fonctionnaires protégés par des "décrets scélérats", prenant la défense d'un gamin martyrisé par un proviseur, etc. Après la Première guerre mondiale, il semble avoir repris son crayon, envoyant même des dessins pacifistes dans quelques journaux. Durant le conflit, il s'est brouillé avec tous ses amis devenus patriotes.

Inutile de dire que lorsque le monde bascule une seconde fois dans la guerre en 1939, Jossot n'est plus seulement pacifiste mais atterré. Quelques mois avant la déclaration officielle du conflit, son dégoût de l'engeance humaine est tel qu'il en prend congé :

« Je vis en dehors du troupeau ; je vous fuis tous, vous, vos bergers et vos chiens. J'ai dit adieu à tout ce qui vous passionne ; j'ai rompu avec vos traditions ; je ne veux rien savoir de votre société maboulique ; ses mensonges et son hypocrisie me dégoûtent. Au milieu de votre fausse civilisation je m'isole ; je me réfugie en moi-même ; je ne trouve la



in *L'Action* n°177, septembre 1903  
Légende : "Pas de blague, c'est la fumelle du missionnaire"

paix que dans la solitude. Je ne veux plus vous fréquenter ; je me gare de vous, car vous êtes tous atteints de folie : vous vous précipitez pour vivre plus vite ; vous vous hâtez, vous courez, vous vous bousculez. Votre existence enfiévrée vous empêche de penser, de rêver, de sentir. Et toute cette frénésie n'a d'autre cause que votre âpreté au gain : gagner de l'argent est pour vous la loi suprême ; vous enrichir, voilà votre but unique. Vous ne savez que travailler, transpirer et voter. C'est pour le sale argent, ce dieu de notre sale époque, que vous déclarez la guerre ; c'est pour lui que vous tuez ou vous faites tuer. Vous vous rendez malheureux pour lui ; vous vous épuisez, vous vous suicidez pour lui. Il ne vous vient pas à l'idée de restreindre vos besoins, de supprimer en vous les désirs, de pacifier vos cœurs. »

Jossot laisse une œuvre d'une incroyable virulence, mais aussi d'une grande prolixité comme en atteste sa vaste production d'affiches publicitaires, qu'il ne séparera jamais de son travail caricatural.

En fin de comptes, n'est-il pas un "grand" caricaturiste parce qu'il a d'abord conçu son art sur une esthétique "de presse", plutôt que comme une antichambre de la reconnaissance picturale ? C'est sans doute la raison pour laquelle son œuvre demeure dès lors accessible et percutante pour des générations successives. ■

## CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

(1) Léon Maillart : "Le Salon de la Plume : Jossot" in *"La Plume"* n°115, 1/2/1894, p. 48-51.

(2) Lettre à Noël Clément-Janin, 9/11/1898

(3) Jean Grave : "Bibliographie" in *"Les Temps nouveaux"*, n° 35, 29/12/1906, p. 7.

(4) G-H. Jossot, lettre à Jean Grave, 3/12/1906, Institut Français d'Histoire Sociale

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis** 22bis, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART  
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

